

TRESSES D'AIL

TRECCE D'AGLIE

G. Massignon - Contes Corses - 1955

Una volta era... une fois il y avait une mère et une fille qui vivaient ensemble toutes les deux. La fille était très laide, et par surcroît, elle était borgne.

Un dimanche, pendant que sa mère était allée à la messe, la fille a ouvert le coffre à pain, et elle a mangé *sept pains de suite*. A son retour, la mère, voyant cela, s'est mise à pousser des hauts cris.

Un beau monsieur passe devant sa maison (*c'était le fils du roi*). Il entend ses cris, et lui dit :

— Mais quest-ce qu'il y a ?

— Pendant que j'étais à la messe, ma fille a trouvé moyen de filer *sette fusi di seda* ! (sept fuseaux de soie) !

Le fils du roi a été émerveillé par tant de talent.

— Il faut me faire voir votre fille !

— Non, dit la mère, je ne peux pas vous la faire voir.

Mais il a insisté :

— Alors, il faut que vous me la donniez pour épouse !

(*Il n'était pas difficile, le fils du roi ! la prendre pour femme sans l'avoir vue !*)

Naturellement, la mère y consent. Tous deux fixent le jour où il enverra ses serviteurs chercher la jeune fille en voiture.

Quand ce jour est venu, les serviteurs se présentent devant elle ; en la voyant si laide, ils se disent entre eux :

— Mais quand même ! le fils du roi va-t-il en épouser une aussi laide !

La mère avait habillée sa fille, comme d'habitude, de *trecce d'aglie* (tresses d'ail), et de haillons.

Enfin, suivant l'ordre de leur maître, les serviteurs ont conduit la jeune fille jusqu'à la voiture qu'il avait envoyée pour la prendre. Elle y monte, et on se met en route.

Sur leur chemin, voilà qu'ils font la rencontre de trois *fade* (fées), devant une fontaine. Les serviteurs leur disent :

— Il faut crier « Vive l'épouse » ! car nous menons au fils du roi son épouse.

Les fées se sont mises à crier « Vive l'épouse » ! Mais, quand elles ont vu *Tresses d'ail* assise dans la voiture, quelle n'a pas été leur surprise ! Or, l'une des fées était engorgée, ayant avalé quelque chose qui ne pouvait pas lui sortir de la gorge ; la seconde avait une poussière dans l'œil, qui lui gênait la vue ; et la troisième avait une épine dans le talon. En voyant cette laideur, la première fée s'est mise à crier et à rire, et sa gorge a été dégagée ; la seconde fée s'est mise à pleurer, et la poussière est sortie de son œil ; quant à la troisième fée, elle s'est mise à sauter et à danser, tant et si bien que l'épine lui est sortie du talon !

Ainsi, toutes les trois avaient été délivrées, simplement pour avoir vu la pauvre *Tresses d'ail*. Alors, après le passage de la voiture, elles se sont dit :

— Quand même ! cette jeune fille nous a fait tant de bien, et nous ne l'avons pas récompensée ! Il faut lui faire chacune un don.

Alors, la première a dit :

— Moi, je ferai qu'elle soit la plus jolie du monde.

La seconde a dit :

— Moi, je ferai que tout ce qu'elle porte sur elle soit en or.

La troisième a dit :

— Moi, je ferai qu'elle ait le Paradis à sa mort.

Sur ces entrefaites, la voiture arrive au palais du roi. L'épouse en descend. La laideur avait fait place à la beauté, les tresses d'ail et les haillons avaient disparu,

et l'or de sa parure brillait de tous côtés. Les serviteurs du roi en furent émerveillés :

— Qu'elle était laide, pourtant, avec ses *trecce d'aglie* ! et maintenant, tout brille autour d'elle.

Quand le fils du roi a vu son épouse, il a été très content. Il l'a prise par la bras, et l'a présentée à toute sa maison, qui était en fête pour l'accueillir.

Quelque temps après la noce, voilà que la mère a eu envie d'aller voir sa fille. Elle se dit en elle-même :

— Il faut que j'aille voir ce que devient ma fille Marie !

Bientôt, elle arrive devant le portail de la maison où demeurait le fils du roi, et demande aux serviteurs :

— Je veux voir ma fille Marie...

La fille n'était pas loin ; elle a bien entendu la voix de sa mère. Elle descend de sa chambre, et fait monter sa mère, mais sa mère ne l'a pas reconnue.

— Soyez tranquille, et ne vous faites pas de souci pour moi, dit la fille. Je suis très heureuse ici.

La vieille n'en revenait pas !

— Comment ? c'est à ma fille Marie que je parle ?

— Mais oui, Maman.

— Comment as-tu fait ? Tu es si jolie maintenant...

— Eh bien, voilà. Je vais tout vous expliquer. En faisant la route, en voiture, pour me rendre chez le roi, je suis passée devant une fontaine ; il y avait là des bergers. Moyennant un boisseau d'argent que je leur ai donné, ils m'ont pelé la peau, et je suis devenue jolie !

Après avoir entendu sa fille, la mère est allée droit à la fontaine, pour voir si elle aurait la même chance. Il n'y avait plus de fées, mais seulement des bergers, auprès de la même fontaine. La vieille s'avance vers eux, et leur demande :

— C'est bien vous qui avez pelé ma fille Marie, contre un boisseau d'argent, pour qu'elle devienne si jolie ?

Les bergers, voyant une aubaine, ont répondu :

— Oui, c'est bien nous.

— Voilà le *bagginu* plein d'argent. Faites m'en autant !

Alors les bergers se sont mis à lui peler la peau. Elle criait tant qu'elle pouvait, mais eux lui disaient :

— Quand on veut être jolie, il faut souffrir !

La pauvre vieille en est morte ; ils l'ont enterrée là ; mais ils ont gardé pour eux le boisseau plein d'argent.

Conté en français en octobre 1955 par Mme François Peretti, propriétaire terrienne, 59 ans, à Loriani dans la commune de Cambia, canton de Saint-Laurent, dans la Castagniccia.